

Les  
*pensées*  
*secrètes*  
d'une  
convertie  
insolite

De l'homosexualité à la découverte  
de la foi chrétienne

Rosaria Champagne Butterfield



230 rue Lupien,  
Trois-Rivières (Québec)  
Canada G8T 6W4

# Chapitre 1

## Ma conversion et l'Évangile de la paix

*Syracuse, New York, 1997-2000*

Comment parler de ma conversion au christianisme sans donner l'impression qu'elle ressemblait à un enlèvement par un extra-terrestre ou à une catastrophe ferroviaire ? Il est vrai que ce que je vécus alors s'apparentait un peu aux deux. Les mots qu'on utilise normalement pour décrire cet étrange miracle ne me conviennent pas. Je n'ai pas lu l'un de ces livres médiocres sur le « développement personnel » aux thèmes chrétiens superficiels, puis confronté ma vie aux principes de la Bible comme on compare plusieurs types d'assurance automobile, pour enfin, clairement et logiquement, « prendre une décision pour Christ ». C'est vrai que j'ai fait des choix tout au long de ce cheminement, mais ils ne m'ont jamais semblé logiques, sans risques ou même raisonnables. Je ne me suis pas non plus sentie victime d'un terrible bouleversement émotionnel ou spirituel, comme une Scarlett O'Hara sainte et sanctifiée capitulant devant la grâce irrésistible de Christ. Aussi hérétique que cela puisse paraître, Christ et le christianisme m'ont semblé éminemment résistibles.

## Les pensées secrètes d'une convertie insolite

Ma vie chrétienne s'est tout simplement développée au long de ma vie ordinaire. Durant le cours normal de cette vie, j'ai été confrontée à des questions qui dépassaient ma vision du monde féministe et laïque. Ces questions restèrent enfouies au fond de mon esprit jusqu'à ce que je me fasse un ami quelque peu improbable : un pasteur chrétien. Si un pasteur appelé Ken Smith n'avait pas partagé l'Évangile avec moi pendant des années, pas une seule, mais de nombreuses fois, pas comme un vendeur débitant son boniment, mais avec vitalité, spontanéité et compassion, ces questions seraient peut-être toujours restées au fond de mon esprit, et je n'aurais peut-être jamais rencontré le plus improbable des amis : Jésus-Christ lui-même.

Il y a un certain danger à regarder ma vie passée maintenant que j'aime Christ et que je suis son disciple, maintenant que je suis également épouse et mère. J'ai du mal à respirer lorsque je ressens l'absence de ma vie d'avant. Cette ancienne vie rôde encore à la porte de mon cœur, brillante et immobile comme un couteau.

Lorsque je tente de décrire ma vie en Jésus Christ, je touche les limites du langage.



Ma vie a été complètement bouleversée en avril 1999. J'avais trente-six ans, et j'allais bientôt en avoir trente-sept quelques semaines plus tard. À cette époque, j'étais maître de conférences à l'Université de Syracuse, récemment titularisée dans le département des lettres, et je partageais également un poste au Centre d'études féminines. J'avais une relation lesbienne avec une femme, qui était d'abord une militante en faveur des animaux et une passionnée de la nature, puis une attachée temporaire d'enseignement et de recherche dans une université voisine. Nous avons acheté des maisons ensemble, nous cohabitons et bénéficions également des prestations octroyées par l'université aux couples non mariés. Ma

compagne T était entrepreneur : elle rééduquait des chiens golden retrievers qui avaient été mal traités et abandonnés pour en faire des chiens d'assistance aux personnes handicapées ou, dans le cas des animaux trop faibles pour travailler, des chiens de compagnie. Nos deux maisons – l'une à la campagne et l'autre dans le quartier de l'université – étaient des centres d'activité intellectuelle et militante. Outre le chenil, nous soutenions de nombreuses causes : le traitement du sida, l'alphabétisation des enfants, la guérison des victimes de violences sexuelles et l'action en faveur des handicapés. Nous étions membres d'une Église unitarienne universaliste où j'étais la coordinatrice de ce que l'on appelait le « Comité d'accueil », c'est-à-dire le groupe d'action en faveur des gays et des lesbiennes.

Dans les études de lettres, j'avais choisi comme domaine historique la littérature et la culture du dix-neuvième siècle. D'un point de vue historique, je tirais mon intérêt pour la littérature du dix-neuvième siècle des visions du monde de Freud, de Marx et de Darwin. Mon domaine « plus large » était la philosophie postmoderne. Ma spécialité était « la théorie *queer* » (une forme postmoderne d'études gays et lesbiennes). Dans mon département, les exigences pour le personnel titulaire étaient sévères : un livre publié et commenté par des collègues, six articles académiques et une participation importante à des conférences pour traiter de son sujet de recherche. Je me souviens que ce travail intellectuel intense me semblait normal jusqu'à ce que j'explique ces exigences à un ami docteur. Il s'écria alors : « Vraiment ! Mais c'est comme si on devait se couper la rate et la manger ! » Même s'il était apparemment toxique, mon travail me semblait tout de même vital et enrichissant.

Aujourd'hui, je ne sais que penser de moi en tant que professeur. La plupart du temps, je me sentais un imposteur – comme si je n'étais pas vraiment assez intelligente pour me trouver là. J'ai toujours pensé que j'avais eu beaucoup de chance d'obtenir un poste

## Les pensées secrètes d'une convertie insolite

à l'Université de Syracuse. Ce fut une surprise d'y être titularisée, car je ne m'y attendais pas.

Je devins bientôt (en trois ans) directrice des études de premier et deuxième cycle, et je prenais grand plaisir à prodiguer des conseils, à organiser notre curriculum et à encourager nos étudiants. Certains collègues qui avaient plus d'expérience me déconseillèrent de devenir gestionnaire dans mon département avant d'obtenir ma titularisation, car le travail administratif me laisserait moins de temps pour ma recherche et à mes écrits. De plus, les gestionnaires finissent toujours par se mêler des intrigues du département. Dès lors, il est facile de se faire des ennemis et difficile de retrouver ce que l'on a perdu. Je ne suivis pas ce conseil inspiré par la tradition et acceptai quand même le poste. En refusant d'écouter cet avertissement, j'appris une bonne leçon : pour réussir, il faut se servir de ses points forts. Faire quelque chose que j'aimais et que je faisais bien m'aida à accomplir ma recherche et mes écrits de façon efficace et ciblée. Bien que ce fût un choix risqué, utiliser mes points forts s'avéra être une bonne décision, et je suis contente d'avoir agi ainsi. Je fus confortée dans l'idée que cela vaut la peine de prendre des risques et que le gain n'est appréciable que lorsqu'on a vraiment quelque chose à perdre.

Quand j'étais professeur, même s'il me semblait être un imposteur, je n'en donnais apparemment pas l'impression. Je me retrouvais souvent impliquée dans des actions très médiatisées. J'ai prononcé le discours d'ouverture lors d'une marche des fiertés et j'ai été invitée par des universités importantes, y compris Harvard, à donner des conférences sur les études gays et lesbiennes. Je tentai toujours d'accomplir mon travail avec intégrité et enthousiasme, mais certains aspects de mon poste me pesaient, comme diriger les thèses et les examens spécifiques des étudiants de troisième cycle. Quant au marché de l'emploi, il a toujours été difficile, et je ne me

suis jamais sentie suffisamment équipée pour guider mes étudiants dans leur recherche.

Ce que je préférais dans mon travail était d'enseigner aux étudiants de premier et deuxième cycle. Je frissonne encore en me souvenant du dynamisme et de l'émerveillement des étudiants. Cela me manque. Je regrette également mes collègues. Je regrette la compagnie d'intellectuels sophistiqués et audacieux, de personnes qui sont investies dans notre culture et qui me poussent à réfléchir jusqu'à la limite de ma zone de confort. Je pensais alors, et je n'ai pas changé d'avis depuis, que, lorsque tout le monde pense la même chose, personne ne pense beaucoup. Je regrette la présence de personnes qui trouvent leur équilibre dans la contradiction et la diversité. Il y avait aussi, bien sûr, d'autres avantages : un salaire assuré, la meilleure sécurité d'emploi au monde, des remises sur les frais d'inscription à Syracuse, ou à d'autres universités de statut similaire, pour les membres de ma famille, un budget important pour la recherche, un budget pour l'achat de livres, des occasions de voyager. Ce qui me manque aujourd'hui, même si j'enseigne à deux de nos quatre enfants à domicile et que nous vivons avec un seul salaire, ce ne sont pas les avantages matériels, mais les personnes.

En tant que militante lesbienne, j'étais très impliquée dans ma communauté gay. C'est moi qui avais rédigé et promu le tout premier régime de l'université pour l'octroi de prestations aux couples non mariés, qui donne également des avantages conjugaux aux couples gays. Je subis beaucoup d'opposition de la part de la communauté chrétienne conservatrice à ce sujet. Ma vie était active et bien remplie, et, selon mon opinion d'alors, conforme à la morale. Je me sentais concernée par les problèmes moraux, et j'avais même écrit un article sur la moralité des vies gays et lesbiennes. J'étais publiquement et ouvertement lesbienne de la même manière que je suis à présent publiquement et ouvertement chrétienne. Vivre ma vie dans le mensonge ne me viendrait jamais à l'idée, et j'avais,

## Les pensées secrètes d'une convertie insolite

comme à présent, une situation privilégiée – à l'époque, en tant que professeur d'université, à présent, en tant qu'épouse chrétienne – qui ne m'obligeait pas à être prudente ou à cacher mes opinions. À cette époque, ce que je connaissais des chrétiens venait des étudiants qui refusaient de lire tel ou tel texte en classe sous prétexte que « connaître Jésus » les dispensait de connaître quoi que ce soit d'autre ; des gens qui m'envoyaient des courriers remplis de haine ; des gens qui défilaient lors des marches des fiertés avec des pancartes où l'on pouvait lire « Dieu déteste les pédés ». (Il existe d'ailleurs un site internet américain du même nom, *God hates fags*, que de jeunes homophobes prétendument chrétiens peuvent consulter pour se former aux tactiques d'agression.)

Les chrétiens m'apparaissaient toujours comme de piètres intellectuels. Ils semblaient pouvoir maintenir leur vision du monde seulement parce qu'ils étaient protégés des vrais problèmes de la vie, comme les structures matérielles de la pauvreté, de la violence et du racisme. Les chrétiens m'apparaissaient également toujours comme de piètres lecteurs. Ils semblaient se servir de la Bible d'une façon que les marxistes qualifieraient de « vulgaire », c'est-à-dire dans le but de mettre fin à une conversation au lieu de l'approfondir. « La Bible dit » m'a toujours semblé être un mantra invitant chacun à mettre son cerveau en suspens. « La Bible dit » sonnait la grande pause avant l'arrêt final de la conversation. Leurs slogans et clichés étaient (et sont toujours) tout aussi déconcertants. « Jésus est la réponse » m'a toujours semblé être un arbre sans racines, car les réponses suivent les questions, pas l'inverse. Selon moi, les réponses répondent aux questions avec précision et pertinence, pas avec des généralités. « Quelle bénédiction » me donne toujours l'impression de désobéir au troisième commandement (« Tu ne prendras pas le nom de l'Éternel, ton Dieu, en vain ») ou me rappelle une carte de vœux écœurante de mièvreries ! Je pensais alors qu'on ne pouvait vraiment se contenter de ce niveau de lecture et de réflexion que si

l'on ne lisait ni ne réfléchissait pas beaucoup – que ce soit au sujet de la vie ou de la culture, ou de quoi que ce soit d'autre.

Mais, il y avait plus que cet aspect anti-intellectuel : les chrétiens me faisaient également peur. Quand on ne connaît pas le Seigneur, la vie est une épreuve pleine d'écueils. Les Proverbes nous l'enseignent quand leur auteur, Salomon, écrit : « le chemin des traîtres est rude » (Pr 13.15). Évidemment, la vie chrétienne est difficile aussi, mais d'une autre manière, car elle a l'avantage d'être supportable et d'avoir un but. Les chrétiens peuvent saisir le sens, le but et la grâce liés à la souffrance, et croire fermement que « Dieu fait concourir toutes choses », même les mauvaises choses, « au bien de ceux qui l'aiment, de ceux qui ont été appelés conformément au plan divin » (Ro 8.28 ; *Semeur*). Une vie sans le Seigneur est à la fois dure et effrayante ; une vie en Christ a des aspérités et de sombres vallées, mais elle garde un but même quand elle est douloureuse. Mais, je vais trop vite. Voici comment les chrétiens m'effrayaient le plus : la communauté lesbienne était mon chez-moi, et je m'y sentais en sécurité ; les gens que j'aimais le plus et que je connaissais le mieux s'y trouvaient et, en plus, la communauté lesbienne pratiquait l'accueil et la tolérance alors que la communauté chrétienne paraissait (et trop souvent est) étroite, rapide à condamner, pleine de mépris et effrayée par la diversité. Ce qui me faisait peur aussi était que, même si le christianisme ne semblait être qu'une autre vision du monde réservée à ceux qui aimaient une vie étroite et bien cadrée, les chrétiens affirmaient que leur vision du monde, ainsi que toutes les particularités que je voyais s'y greffer – la politique républicaine, les préjugés en faveur de l'enseignement à domicile, le refus de vacciner ses enfants contre les maladies infantiles, etc. – recevaient l'appui de Dieu.

Les chrétiens m'effraient encore aujourd'hui quand ils réduisent le christianisme à un mode de vie et qu'ils affirment que Dieu est

## Les pensées secrètes d'une convertie insolite

du côté de ceux qui respectent les règles du mode vie qu'ils ont inventé ou qu'ils affirment trouver dans la Bible.

Même si je savais que je n'étais pas le professeur le plus brillant de mon département, j'aimais faire de la recherche et écrire. J'aimais (et j'aime toujours) le risque inhérent à l'examen de nouvelles idées. J'avais mis un autocollant sur mon ordinateur avec une citation d'un auteur inconnu : « Je préfère me tromper sur un point important plutôt que d'avoir raison sur une banalité. » Cette citation me rappelait que, lorsqu'on commet une erreur publiquement, on apprend vite que c'est une erreur, et que c'est en se faisant corriger que l'on progresse. Elle me rappelait aussi que se tromper et accepter d'être corrigé avec flexibilité était une plus grande qualité que de cacher ses erreurs afin que ses étudiants et le reste du monde assument que, pour réussir, il ne faut jamais se tromper. Se servir de ses points forts et développer la flexibilité dans tous les aspects de la vie, voilà mes principes de vie.

J'ai été gymnaste et coureuse de marathon, et j'ai toujours trouvé que la flexibilité et l'allure mesurée sont plus utiles que le perfectionnisme ou les accélérations brutales. Les gagnants m'ont toujours semblé être des gens qui savaient comment se casser la figure, se relever et se rétablir. J'ai toujours pensé que, si nous n'arrivons pas à apprendre à bien réagir aux échecs, nous ne mûrissons pas, nous vieillissons seulement. C'est pourquoi j'étais et suis toujours prête à prendre le risque de me tromper dans l'espoir de croître dans la vérité. Je pense que si nous tombons, nous devons tomber en avant et non en arrière, car là au moins nous avançons dans la bonne direction. La flexibilité, le rétablissement et la compréhension de mes points forts et de mes échecs ont galvanisé mes recherches et ma vie.

Même si ma vision des choses accordait beaucoup d'importance à la flexibilité, j'étais très préoccupée par de grandes interrogations sur la vie qui restaient sans réponses.

Cela commença tout au début de ma recherche pour mon second livre et de sa rédaction. Il s'agissait d'une analyse de l'essor de la droite religieuse aux États-Unis et de l'herméneutique de la haine utilisée par ce mouvement contre leur cible favorite : les gays, c'est-à-dire, à cette époque, les gens comme moi. Je m'intéressais à la droite religieuse depuis 1992, depuis cette déclaration de Pat Robertson lors de la Convention nationale républicaine de 1992 : « Le féminisme encourage les femmes à quitter leurs maris, à tuer leurs enfants, à pratiquer la sorcellerie, à détruire le capitalisme et à devenir des lesbiennes. » Je pensais alors, et je n'ai pas changé d'avis depuis, que cette déclaration était à la fois absurde et dangereuse. Après tout, c'est le premier mouvement féministe de ce pays qui a permis aux femmes d'obtenir le vote et le droit de fréquenter les écoles publiques. Il me semblait alors, et je n'ai pas changé d'avis depuis, que les chrétiens deviennent vraiment désagréables quand ils sont jaloux du succès et du degré de persuasion de la rhétorique d'autres mouvements. La vérité est que les féministes se sont montrées plus persuasives que les chrétiens au sein des principales universités américaines, même si la plupart de ces dernières ont des origines chrétiennes.

Bien que je vive ma vie pour Christ maintenant, et pour Christ seul, je ne me reconnais pas chez les chrétiens qui critiquent la condition des universités d'aujourd'hui. Le féminisme a une meilleure réputation que le christianisme dans toutes les principales universités américaines, et cet état de fait agace (et trouble) de nombreux chrétiens. Le mouvement féministe a réellement capturé l'âme des universités laïques, et l'Église s'est montrée soit trop faible soit trop ignorante pour le comprendre et pour faire face à cette situation. Et comment l'Église a-t-elle réagi à cette évidence ? Bien trop souvent, elle s'est érigée en victime de cette évolution des mentalités aux États-Unis. Cette attitude me semble malhonnête. Voilà ce qui est arrivé selon moi :

## Les pensées secrètes d'une convertie insolite

puisque toutes les universités américaines importantes avaient des origines chrétiennes, trop de chrétiens ont assumé qu'ils pouvaient se reposer sur l'aspect traditionnel du christianisme, et non sur sa pertinence. Trop souvent l'Église ne sait pas communiquer avec la culture universitaire, car elle se présente uniquement en tant que moralisatrice refusant le dialogue. Il y a une différence essentielle entre partager l'Évangile avec ceux qui sont perdus et imposer des valeurs morales spécifiques aux personnes non croyantes. Que cela plaise ou non, aux yeux de l'opinion publique, ce sont les féministes, et non les chrétiens, qui ont gagné la course à l'intégrité intellectuelle. Et les chrétiens sont en partie responsables de cet état de choses.

La citation de Pat Robertson est un bon exemple de ce que mon analyse de la droite religieuse me révéla à l'époque (et c'est toujours valide aujourd'hui) : un orgueil spirituel et un esprit de clan. Cependant, je savais également que le christianisme ne se réduisait pas à cela. Je me mis à y réfléchir. Quel est le centre du christianisme ? Pourquoi les vrais croyants croient-ils ? Que croient-ils ? Pourquoi leur foi est-elle basée sur une personne, et non sur des idées ? Parce que je suis professeur de lettres, je ressentis le besoin de lire la Bible pour comprendre l'herméneutique utilisée par la droite chrétienne. Parce que je suis une intellectuelle, je savais que, n'ayant pas appris l'hébreu et le grec, ne connaissant pas les relations entre les différents champs théologiques ni les différentes applications de la doctrine, le canon et l'étude textuelle, je ne pouvais pas étudier la Bible sans recevoir de l'aide. Je me mis donc à apprendre le grec toute seule et à chercher quelqu'un pour m'aider à comprendre la Bible. « Cette aide » me vint d'une manière assez étonnante.

Après la publication dans un journal local d'un article critiquant la façon dont les *Promise Keepers*, un mouvement chrétien réservé aux hommes, abordent les différences sexuelles, je reçus un lot

de courriers : des lettres d'insultes et des lettres d'admiration. J'en reçus tellement pour ce petit article qu'il me fallut mettre des boîtes de papier pour imprimante de chaque côté de mon bureau pour y classer chaque type de courrier. (Ah, si seulement mon livre de titularisation récemment publié en format de poche avait été lu avec autant de passion !) Dans ces courriers se trouvait une lettre du pasteur Ken Smith, alors pasteur de l'Église presbytérienne réformée de Syracuse. Sa lettre était à la fois bienveillante et interrogative. Elle m'encourageait à réfléchir aux sortes de questions qui me plaisaient : comment êtes-vous arrivée à vos interprétations ? Comment savez-vous que vous avez raison ? Croyez-vous en Dieu ? Il ne contestait pas mon article ; il me demandait d'approfondir et de défendre les présuppositions sur lesquelles il se basait. Je ne savais pas vraiment comment répondre à la lettre de Ken, mais je n'arrêtais pas de la relire. Je ne savais pas non plus dans quelle boîte la ranger. Elle resta alors sur mon bureau, mais elle me hantait.

Après plusieurs jours de réflexion, la lettre de Ken m'amena à confronter la présupposition problématique qui sous-tendait ma recherche : en tant qu'intellectuelle, je me basais sur la perspective du matérialisme historique, mais le christianisme était essentiellement une vision du monde surnaturelle. Les chrétiens maintenaient que Jésus Christ était universellement et historiquement vrai, mais son entrée dans l'histoire violait une valeur essentielle de ma recherche : selon les principes du matérialisme historique, personne n'entre dans l'histoire. Au contraire, nous émergeons de l'histoire. Le « qui, quoi, pourquoi et comment » au sujet de Jésus-Christ est un grand mystère. Je n'avais jamais réfléchi à des présuppositions de nature surnaturelle ou spirituelle. Et pourtant, je me trouvais sur le point de m'embarquer dans un projet de livre où il me faudrait confronter ce fossé entre ces deux perspectives.

## Les pensées secrètes d'une convertie insolite

La lettre du pasteur Ken Smith s'attaquait à l'intégrité de mon projet de recherche sans qu'il le sache !

Cela peut sembler étrange, mais personne ne m'avait encore jamais posé ces questions ou ne m'avait amenée à me les poser. C'était des questions sensées, mais différentes des interrogations lancées par les professeurs postmodernes lors des réunions de faculté ou au café du coin. La Bible dit clairement que ce n'est pas la raison qui ouvre la porte à la foi. Il faut des yeux spirituels pour comprendre les choses spirituelles. Mais comment développer des yeux spirituels si les chrétiens n'essayaient pas d'interpeller la culture ambiante sur ces questions et ces paradigmes de la conscience – d'où découle la logique spirituelle ? C'est exactement l'effet que la lettre de Ken eut sur moi : elle m'a invitée à penser d'une manière différente.

Au fait, je déteste les bureaux en désordre, encombrés de documents. La lettre du pasteur Ken resta sur mon bureau pendant une semaine, c'est-à-dire six jours de trop ! Cela me dérangerait vraiment de ne pas savoir où la classer. Je la jetai plusieurs fois, mais je finissais toujours par la repêcher le soir au fond des poubelles de recyclage de mon département. C'était une lettre de deux pages, écrite avec soin sur le papier en-tête de l'Église. Elle était tapée proprement, et le pasteur Ken l'avait paraphée de sa signature claire et distincte. L'église s'appelait l'Église presbytérienne réformée de Syracuse, et je supposais que « réformée » signifiait une critique de la tradition en restant dans la tradition. En raison de sa signature ainsi que de certains mots qu'il avait utilisés, je déduisis que le pasteur Ken devait être âgé sans être étroit d'esprit. La lettre m'invitait à l'appeler afin de continuer la discussion. C'était la lettre d'opposition la plus gentille que j'avais jamais reçue. Au bout d'une semaine, je l'appelai.

Nous eûmes une conversation agréable au téléphone, et le pasteur Ken m'invita à manger chez lui pour explorer plus en

## Les pensées secrètes d'une convertie insolite

surtout celui d'une ex-lesbienne célibataire munie d'un doctorat à présent périmé ?

Et qu'en était-il de mon amie travestie qui avait prié le Seigneur pour sa guérison ? Qu'est-ce que cela signifiait exactement ? Qu'est-ce que la repentance exactement ? S'il s'agissait d'une manière de vivre pour un chrétien, j'avais besoin de comprendre cette notion pleinement, exhaustivement, profondément et correctement.

Et qu'en était-il de mes responsabilités envers mes amis gays ? Leurs secrets étaient-ils toujours en sécurité avec moi ?

Que signifie la joie en Christ quand on doit faire face à des tâches dont on ne veut pas ?

Comme ces préoccupations le montrent clairement, je ne voulais pas du tout partager l'espoir qui était en moi. Au contraire, je voulais retourner me coucher et me cacher sous les draps.

Ma conversion me plongea dans un chaos complexe et total. Parfois, quand j'entends d'autres chrétiens prier pour le salut des « perdus », je me demande s'ils comprennent que ce complet chaos est le but souhaité par de telles prières. Les gens m'ont souvent demandé d'exposer les « leçons » que j'ai tirées de cette expérience. Je ne le peux pas. C'était trop traumatisant. Parfois, lorsqu'on se trouve en pleine crise, on ne peut pas vraiment tirer de leçons. Parfois, le résultat est plus simple et plus profond : notre personnalité est tout simplement transformée.

